

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 16 (1878)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Ode à la jeunesse  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184689>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le maître des cérémonies de la cour d'Allemagne a dû avoir fort à faire le 18 février dernier. C'est que, ce jour-là, la famille royale de Prusse célébrait le mariage de deux princesses de la maison de Hohenzollern. La princesse Charlotte, fille aînée du prince impérial, épousait le duc héritier de Saxe-Meiningen, et la princesse Elisabeth, fille du prince Frédéric-Charles, épousait le grand-duc héritier d'Oldenbourg.

La cour a déployé, dans cette occasion solennelle, une pompe extraordinaire, et près de 2500 personnages de distinction remplissaient les immenses salles du château impérial.

Le correspondant d'un journal belge fournit des détails sur ce sujet et cite certaines formalités assez bizarres imposées par l'antique cérémonial de la cour de Prusse. Les époux, entourés de l'empereur, de l'impératrice et des hauts dignitaires, doivent d'abord faire une partie de whist, dont la solution favorable à la dame n'est pas douteuse. Cette partie terminée, le grand-maître des cérémonies organise la danse traditionnelle aux flambeaux ou *polonaise des princesses*. Cette singulière cérémonie impose aux nouveaux mariés la fatigante corvée de faire vingt-deux fois le tour de l'immense salle Blanche, mesurant 35 mètres de long sur 17 mètres de large, avec tous les personnages désignés pour cela. La liste officielle des invités à la danse, le 18 février, comprenait l'empereur et l'impératrice d'Allemagne, le roi et la reine des Belges, le prince impérial et la princesse Victoria, le prince de Galles, cinq grands-ducs et grandes-duchesses, trois grands-ducs héritiers, dix ducs et duchesses, et six princes et princesses. Douze ministres, portant chacun deux flambeaux allumés suivent les danseurs.

Le premier tour de polonaise a été dansé par les deux couples seuls; le second, par l'empereur avec les deux mariées; le troisième, par l'impératrice avec les deux mariés; le quatrième, par le roi des Belges avec les deux mariées, et ainsi de suite avec les différents invités, suivant leur rang. A chaque tour, les douze ministres font la procession des flambeaux. Le reporter belge ajoute malicieusement que M. de Bismark avait cru devoir faire excuser son absence.

L. D.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire les vers suivants, publiés par la *Vie littéraire*. Ils ont été inspirés à un jeune poète français, Jaques Richard, par le régime corrupteur du dernier empire. Ces vers sont superbes, sains, empreints d'une mâle énergie, et surtout profondément vrais; ils s'adressent non seulement à la jeunesse française, mais à la jeunesse d'aujourd'hui, en général, qui peut en tirer de salutaires leçons. — Lisons-les deux fois :

#### Ode à la jeunesse.

Nos pères nous l'ont dit : il fut des temps splendides,  
Pleins de souvenirs éclatants,  
Où l'on était héros avant d'avoir des rides.  
Où l'on croyait à ses vingt ans;

Où d'espoir on laissait se gonfler sa narine,  
Et flotter au vent ses cheveux ;  
Où l'on avait du cœur, une vaste poitrine,  
Une âme forte, un bras nerveux.  
On était jeune alors, et bravant les souffrances,  
Bravant l'avenir incertain,  
On lançait sans trembler ses fières espérances  
A la conquête du destin.  
On marchait droit au but, on était la jeunesse,  
La jeunesse aux mâles désirs,  
Qui regarde de haut le bal, le jeu, l'ivresse,  
Et qui prend ailleurs ses plaisirs ;  
Qui, mesurant sans peur la grandeur de sa tâche,  
Se prépare aux efforts vaillants;  
Qu'un échec n'abat pas, que la volupté lâche  
Nétreint pas de ses doigts brûlants.  
On était la jeunesse aux fougueuses paroles.  
A l'œil de flamme, au fier sourcil,  
Qui sait d'une main ferme, en sortant des écoles,  
Mettre la cartouche au fusil;  
Qui descend sans regret, sans orgueil dans la rue,  
Le plomb et la poudre au côté,  
Quand elle voit de loin, vaguement apparue,  
Lui sourire la liberté.  
Lorsque les rois dressaient leurs lâches embuscades,  
Que la mort volait dans les airs,  
Qu'on voyait s'élever les hautes barricades,  
Pleines de fumée et d'éclairs,  
On allait, on entrait en plein dans la fournaise,  
On forçait les rangs à s'ouvrir,  
On courait tous en cœur, chantant la *Marseillaise*,  
Vaincre, pardonner ou mourir.  
On abattait un roi comme le vent d'orage  
Secoue, abat un tronc maudit :  
Jeunesse voulait dire : ardeur, vertu, courage ;  
Du moins nos pères nous l'ont dit.  
C'était sublime alors ! O folles escalades  
Des Olympes par les Titans !  
O grands morts inconnus ! O sombres mitrailleurs !  
Vieux immortels de vingt-cinq ans !  
Si tous n'ont pas péri dans ces luttes géantes,  
Dans ces formidables assauts,  
S'il en est que la mort aux cent gueules béantes  
N'a pas faits martyrs ou héros,  
Qu'ils viennent ! Mais avant qu'à leur lèvres flétries  
Echappe un seul cri de transport,  
Un seul cri de salut à la mère patrie,  
Hélas ! qu'ils contemplent, d'abord,  
Qu'ils contemplent, courbés et sentent battre à peine  
Sous la main leurs cœurs indigents,  
Sans force et sans vertu, sans pouls et sans haleine,  
Qu'ils contemplent nos jeunes gens.  
Ils ont de beaux habits de fine coupe anglaise,  
Large cravate et fin corset,  
Et s'ils ne savent pas la sainte *Marseillaise*,  
Ils chantent les vers de Musset.  
Il leur importe peu que languissante et pâle,  
La France ait assez de souffrir,  
Que le droit soit vaincu, que la liberté râle,  
Et pleure et se sente mourir ;  
Drapés avec orgueil dans leur indifférence,  
Ils disent à la Liberté :  
Je ne te connais pas ; ils disent à la France :  
Du respect pour l'autorité.  
Et l'on approuve, et ceux qui tiennent ce langage,  
Fiers à la face du ciel bleu,  
Ne voient pas que la France a rougi sous l'outrage  
Qui monte jusqu'au front de Dieu.  
Ils ne comprennent pas que leur doctrine infâme,  
Au cœur d'un lâche, aurait accès.  
Ils n'ont plus conservé qu'un culte dans leur âme :  
La religion du succès !  
Eh bien ! ô grands vaincus de la grande bataille,  
Du devoir soldats radieux,

Levez-vous devant eux de toute votre taille,  
 Proscrits, martyrs et demi-dieux !  
 Ces nobles jeunes gens que notre époque encense  
 Quand vos noms sombrent dans l'oubli,  
 Ces nobles jeunes gens pour qui la conscience  
 N'est plus qu'un vain mot aboli,  
 Que l'on voit tout joyeux, à l'honneur, à la gloire,  
 Jeter de superbes défis,  
 Insulter tous les jours votre auguste mémoire,  
 Regardez-les, ce sont vos fils !

A M..., on a relié, au moyen d'un téléphone, le poste de police avec la tour de l'église, où se tient constamment un veilleur.

Il y a quelques jours, le chef du poste interpelle le veilleur au moyen de son appareil. Pas de réponse. L'homme n'était sans doute pas auprès du téléphone. Impatience du chef, qui soupçonne aussitôt d'intempérance son subordonné, coutumier sans doute du fait.

Après plusieurs appels furibonds, la réponse arrive :

— Qu'y a-t-il ?

— Animal ! Vous avez de nouveau bu de l'eau-de-vie ; je le sens.

— Oh ! monsieur, rien qu'un petit verre !

Depuis ce jour, le pauvre homme s'essuie soigneusement la bouche avant de parler dans ce traitre de téléphone.

Glané dans la *Feuille d'avis* :

« On vendra, le samedi 23 février, sur la place de la Riponne, une belle armoire grise, bien comode pour toute sorte de service, pour le linge ou pour une pension.

*Deuils de diverses nations.* — En Europe, le deuil se porte en noir ; en Egypte, en jaune, couleur des feuilles mortes ; en Turquie, en bleu ou violet. Le bleu exprime le bonheur éternel, le violet la douleur. En Ethiopie, le deuil se porte en brun, couleur de la terre où nous retournons. En Chine, la couleur du deuil est le blanc, emblème de la pureté.

Entendu l'autre jour à la gare :

Une vieille femme, chargée de deux gros paniers, court au train, qui est prêt à partir.

— Dépêchez-vous donc, madame ; croyez-vous peut-être qu'on soit là pour vous attendre.

La vieille lance ses deux paniers dans le wagon en lui disant :

— Oh ! il nous faut assez souvent attendre ces messieurs.

Une bonne vieille paysanne allait faire quelques confidences au pasteur de sa paroisse et lui demander un conseil. Le pasteur, qui avait près de lui une bouteille de 1834, qu'il venait de déguster avec un ami, en offrit un verre à la pauvre femme.

— Marianne, lui dit-il, voilà ce que j'ai de meilleur, buvez-en un verre, cela vous fera du bien.

— Vous êtes bien bon, monsieur le ministre, dit-elle en buvant une gorgée.

— Eh bien ! comment le trouvez-vous ?...

— Taisez-vous, monsieur ; quand je bois ça, il me semble que je me marie.

*Un buveur prévoyant.* — Un amateur du petit blanc était à sec, c'est-à-dire que son gosier et son porte-monnaie étaient exactement dans le même état. Assis sur une borne, non loin d'une enseigne, il attendait les événements.

— Viens boire un verre, F..., lui dit un homme compatissant.

F... feignit un instant d'hésitation, puis se levant tout à coup :

— Bien si on veut, car si, par hasard, on avait soif demain, on serait bien content d'avoir bu aujourd'hui.

*Le Tour du Monde en 80 Jours.* — Ce soir aura lieu, sur notre scène, la représentation si impatientement attendue de cette pièce à grand spectacle. Nous avons eu le plaisir d'assister hier à sa répétition ; rien de plus mouvementé, de plus palpitant, parfois, que le développement de ce drame tiré de l'œuvre si pittoresque et si piquante de Jules Verne. Les épisodes émouvants et les surprises s'y succèdent avec une vie, un entrain, une complication de mise en scène qui tiennent constamment le spectateur en haleine dans toutes les péripéties, tous les incidents, toutes les émotions qui caractérisent le voyage autour du monde de Philéas Fogg.

Tantôt c'est l'apparition d'un paquebot sur l'horizon vague et triste de la mer ; tantôt les mystérieux ombrages d'une forêt de l'Inde ou le spectacle étrange de nos voyageurs réfugiés dans la grotte des serpents. Puis c'est la locomotive qui glisse sur la scène en jetant ses torrents de fumée ; c'est l'attaque du train par les sauvages ; c'est l'apparition sur la scène d'un jeune et superbe éléphant qui produit toujours un très grand effet ; c'est le naufrage horrible du steamer, et tant d'autres tableaux dont la mise en scène surpasse tout ce que nous avons vu jusqu'ici sur notre petit théâtre. Ne pouvant entrer aujourd'hui dans plus de détails, nous nous bornons à dire à nos lecteurs : C'est ce soir à 7 heures ; allez et voyez.

**Théâtre.** — Direction de M. Gaillard. — Samedi 2, dimanche 3, lundi 4, mardi 5 Mars, 1878.

## Le Tour du Monde

en 80 jours ; pièce en 5 actes et 15 tableaux, par MM. Dennery et J. Verne. — On commencera à 7 heures.

L. MONNET.